



Manuel Pina (styliste),
Pedro Almodovar (cinéaste)
et Gregorio Estebar (metteur en scène).

Carmen Jimenez, directrice des musées (ci-dessous).
Guillermo Perez Villalta, peintre (ci-dessous, à droite).

Madrid, la ville qui prend son temps et rend fou le reste du monde, ces maniaques de l'heure fixe. Ici, la seule idée du Marché commun qui, pour le reste, comble beaucoup d'espérances, fait frémir d'angoisse les Madrilènes qui vont avoir à s'adapter à des horaires plus standard. De 14 heures à 17 heures, la « siesta ». Après 20 heures et jusqu'à l'aube, la fiesta. De tapas en tapas, ces zakouski espagnols, on pratique quotidiennement le « ir de copas » (la tournée des bistrots).

Pas étonnant si les étrangers affluent pour vivre ici à l'heure de la dernière dolce vita du siècle. Ni surprenant, si, de cette fantaisie créatrice (et de ce travail, ça leur arrive tout de même...) est en train de naître un foyer culturel suffisamment bouillonnant pour laisser rêver les plus fanatiques d'une nouvelle sécession viennoise ou d'un grand boom artistique à la française.

Une renaissance en gestation depuis la mort de Franco qui éclate aujourd'hui, après des années d'obscurantisme culturel. Un bon départ pour se mettre au diapason de l'Europe en plein post-modernisme. Ce courant qui stigmatise une certaine décadence internationale actuelle provoquée par la crise s'applique à Madrid, plus qu'ailleurs. On trouve des voitures, des restaurants et même des savons « post-modernes ». Car, malgré un éveil madrilène de la création incontestable, il est vrai que toute une société à Madrid, du chef d'orchestre à l'étudiant des Beaux-Arts en passant par le coiffeur, oh pardon ! the hair-stylist, a pris en marche le train du look avant de soigner le fond, le meilleur moyen pour conquérir l'actualité aujourd'hui.

A la tête des institutions culturelles, un grand nombre de femmes prennent enfin leur revanche. Depuis 1983, Carmen Jimenez, grâce à son expérience internationale, mène à la direction des musées une politique d'expositions qui comble les vides historiques et exploite des espaces inutilisés comme le sublime Palais de Cristal. Maria Corrales anime la fondation de la Caixa de Ahorros, une banque d'épargne madrilène, avec grande élégance. La Foire internationale d'art, Arco, très controversée par les spécialistes étrangers, devient malgré tout un must local. Elle stimule les galeries d'art qui s'ouvrent ainsi plus volontiers aux jeunes. Barcelo, le jeune figuratif espagnol de 24 ans qui expose à Paris chez Yvon Lambert, est présenté chez Juana Aizpuru. Leiro,

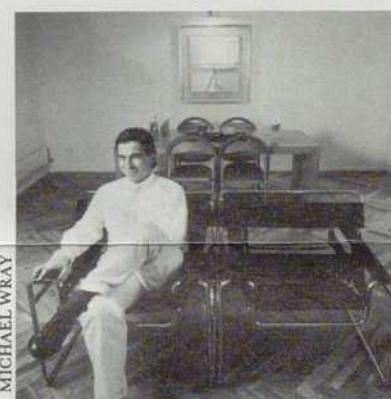


jeune sculpteur de Galicia, une valeur sûre de l'art contemporain hispanique, a ses œuvres chez Montenegro, une galerie où l'accueil enthousiaste des visiteurs comme celui des artistes est devenu introuvable dans toutes les grandes capitales. Impossible de ne pas s'arrêter chez Juana Mordo, promoteur de Tapias, Saura, Guerrero, morte en 1984, dont la galerie est dirigée aujourd'hui par Helga Alvear. A côté, la galerie Buades, repaire de l'avant-garde, est la dernière étape avant d'arriver à la galerie Vijande également établie à New York dans Soho où l'on trouve le légendaire

Gordillo, le tout jeune Sicilia, un des quatre Espagnols de la Biennale de Paris et des stars internationales comme Longobardi, Mapplethorpe ou Warhol. Un monde artistique en mouvement à l'ombre d'un nouveau leader, Guillermo Perez Villalta (plus jeune que le magistral Gordillo), qui mêle avec bonheur les tendances figuratives à une base conceptuelle. D'autant que Villalta est aussi un des meneurs de la bande. Toute une intelligentsia qui, comme partout, a ses us et coutumes. Et surtout, son ghetto qui se situe entre Recoletos et Barquillo. C'est là que tout le « beautiful spanish people »



logue. Photographes, designers, architectes, stylistes se retrouvent à la terrasse du Café Gijon, dînent au Café



Alberto Campo Baeza, architecte.

Gades (dont le propriétaire est Antonio Gades), dansent chez Baile et chez Mac, le soir, et s'entrevoient dans un paseo artistico-mondain inépuisable.

Les occasions ne manquent pas. Cette année, il n'y a pas eu un, mais deux festivals de photos à Madrid. En vedette, le photographe de mode actuel le plus en vogue à Madrid, Javier Vallhonrat. Ancien des Beaux-Arts, il n'a jamais abandonné la peinture. Ses derniers travaux, grandes toiles émulsionnées, font autant partie du champ de la photo que du champ pictural. La mode aussi est un domaine où les vocations, après un long silence (depuis que Balenciaga et Paco Rabanne ont émigré à Paris), se multiplient. Des valeurs institutionnelles comme Elena Benarroch, 30 ans, qui orchestre sa propre affaire de fourrures. Elle relance, cette année, comme tous les créateurs (Montana, Alaïa ou Castet chez Dior), le vison en le démythifiant. Adolfo Dominguez, surtout, ascétique et ambitieux, amoureux du Bauhaus et fier descendant de cet esprit moderniste et progressiste, réussit avec succès le mariage du



Adolfo Dominguez, « le » styliste dans une de ses boutiques.
La galerie Montenegro et son accueil enthousiaste.

